



L'île des anamorphoses

version de Marie-José Lefort

À l'encre des pieuvres

Le miroir qui faisait face à sa table de bureau lui renvoyait l'image grotesque, mais assez ressemblante, de l'écrivain qu'il avait imaginé, ou qu'il croyait être.

Jour après jour, alors que le récit qu'il se proposait d'écrire prenait forme, que les feuilles devenaient pages, le vieil écrivain commençait à croire à la possibilité d'écrire à la troisième personne, comme il pouvait croire au nouvel homme qu'il devenait.

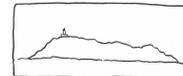
Dans une chambre hexagonale, au premier étage, le vieil écrivain avait débarrassé toutes ses étagères des livres qui l'avaient accompagné toute sa vie, l'avaient fait naître à la lecture puis à l'écriture, puis avaient envahi sa vie quand sa vie n'était plus que récit et que le récit de sa vie n'était qu'écriture. Il confondait tant ce qu'il avait lu avec ce qu'il avait vécu, que pour faire peau neuve et mener à bien son projet, il lui sembla que jeter les livres était indispensable.

Le jour de la Séparation, il commença à jeter ses malles de livres les unes après les autres depuis le balcon qui faisait comme une jetée sur la mer. Mais la tâche était épuisante. Un homme jeune à la peau brune, aux muscles bandés, au verbe juste, vint l'aider dans son entreprise. Le jeune homme arrivait ponctuellement à 15 heures et repartait à 18 heures, ce qui semblait être le meilleur moment de la journée pour noyer des livres sans remords. L'écrivain qui se sentait délesté de son passé et prêt à écouter des histoires nouvelles regardait faire le jeune homme en l'interrogeant sur sa vie.

« Après une pénible dispute avec mon père, j'ai quitté la maison familiale. Je me suis jeté à l'eau et les courants m'ont porté. Je suis arrivé jusqu'à cette île que je croyais inhabitée. Il m'a fallu peu de temps pour m'habituer à ma nouvelle situation sur une terre sans homme. » Le vieil homme le reprit : « C'est ce que vous avez cru. » « Oui, c'est ce que je croyais, donc voilà. Je croyais ça. Et j'ai même décidé de m'appeler Jeudi, comme dans le livre de Robison dont nous parlait l'instituteur du village. » Le vieil écrivain ne put s'empêcher de reprendre à nouveau le jeune homme : « Mais non, il s'appelait Vendredi » « C'est possible, de toute façon ça servait à rien de m'appeler Jeudi, est-ce qu'on s'appelle soi-même ? » L'écrivain lui répondit alors en s'adressant à lui-même : « C'est là une bonne manière d'échapper au poids de la première personne. »

Parfois l'homme-jeune, Jeudi, se refusait à parler et se consacrait tout entier à sa tâche de fossoyeur de cimetière marin. D'autres fois, il interrogeait le vieil écrivain sur les livres que contenait telle ou telle malle. Mais, en général, il se lassait vite d'écouter des réponses confuses et d'entendre des pleurs, quand au hasard d'une malle l'écrivain disait perdre l'essence de sa vie. Ces jours-là, le vieil écrivain écrivait. Il se rapprochait de son but, de la troisième personne, au fur et à mesure qu'il se vidait de lui-même, que son être de papier faisait « plouf » dans la mer azurée et insouciant sous le regard hébété du beau jeune homme. Il écrivait jusqu'à l'exaltation des nuits tandis que le jour l'homme-jeune reprenait parfois le récit de sa vie, de la vie de sa famille, de celle de son village, de celle de son pays et des choses qui avaient contribué à ce que toutes ces vies se fassent et se défassent. Était-ce cela qu'écrivait le vieil homme écrivain ?

Il est plus jeune, ses phrases sont courtes mais saillantes, le mots courent rapides et fulgurants comme conçus par l'évidence et la clairvoyance d'un texte déjà gravé dans un esprit endormi qui s'éveille au jour neuf. Il dit ce que le temps ne m'a pas donné à



dire, et qui pourtant sommeillait en moi, enfoui dans cet autre moi-même et qui jette mes livres à la mer. Il s'efface, il s'oublie, il n'est que la main qui guide la plume. Il connaît l'île d'Anamorphose et reconnaît la forme des choses avant de les avoir vues. Il pourrait marcher les yeux fermés, sans heurter les grosses pierres rondes olmèques aux lèvres lippues que le hasard fait rouler chaque jour en des lieux différents. Sans s'entraver sur les lianes rampantes qui serpentent jusques aux pieds de la maison, sans blesser sous ses pas décidés les bleuets qu'imitent les mésanges bleues clouées à terre. Il traverse mon île comme si c'était la sienne, il nomme les lieux jamais nommés. Il sourit à la colonie de singes qui s'est installée il y a peu, dans l'arbre à chats géant que j'avais dressé derrière la maison pour accueillir de grands félins, malheureusement péris en mer lors de leur traversée. Il porte parfois mes vêtements et je me trouve très élégant.

Quand ils eurent terminé de vider la première chambre de livres, celle du premier étage, le jeune avait fini de conter son enfance heureuse auprès d'une mère aimante et de frères joyeux. Il s'était attardé sur le temps trop bref de l'école, de l'instituteur sévère et juste qui connaissait les fleurs et leurs noms vulgaires ou scientifiques, aussi bien que la vigne aux cépages ancestraux, les avions et pourquoi ils volaient, et puis il lisait parfois à voix haute des histoires de renards : de renard et de lune, de renard amusé de corbeau, oui des contes de renards. Il riait en parlant, l'homme-jeune, Jeudi, lorsqu'il évoquait le boulanger du village si gros qu'il ne pouvait plus sortir de sa boulangerie, tandis que sa femme fluette, qu'on appelait comme il se doit Baguette, était plus souvent dehors que dedans malgré les cris exaspérés du mari. Il ne manquait pas de gens pour dire que Baguette préférait la boucherie du boucher, ou le boucher de la boucherie au boulanger de la boulangerie. Les enfants, lui et ses frères, faisaient la ronde devant le gros homme enfariné et désespéré en chantant cruellement : « Dans quel pétrin t'es-tu mis mon ami, dans quel pétrin ? Fallait pas grossir comme ça, fallait pas. Elle est partie Baguette, elle est partie. » Souvent, la femme du boulanger elle même les chassait en les maudissant, en frappant dans ses mains comme pour tuer un moustique, puis elle séchait les larmes de son gros homme. Le vieil homme écoutait d'abord comme intéressé, même captivé. Puis soudain une immense fatigue l'envahissait. Les phrases se mêlaient les unes aux autres, les mots se télescopiaient. Le boulanger s'avancait sur l'île d'Anamorphose avec un long cou de girafe, l'instituteur portait une baguette et une jupe à fleurs, de gros enfants dansaient dans un nuage de farine. La voix du jeune homme faisait un bruit de vague qui s'écrase sur la roche. Alors le vieil écrivain allait se reposer sur un hamac face à la mer, et parlait à ses livres comme on s'adresse à un mort, dans l'espoir d'entendre une voix qui s'est éteinte. Parfois, le vieil homme en pleurait. Et quand il avait bien pleuré, il se sentait plus léger, plus étranger à lui même, capable d'écrire.

2

Il est arrivé porté par des courants bienveillants, à peine sorti de l'adolescence. Mais il a nagé longtemps pour arriver jusqu'à l'île « des drôles de choses ». Sous l'effet de la nage ses épaules se sont élargies, ses jambes affermies, ses bras ont durci. Sous le feu du soleil sa peau a rougi puis bruni. Il ne savait rien ou presque de l'île, il n'avait que des rêves et des envies d'aventure. Il dort une journée entière, sur le sable où la mer l'avait laissé. Il s'est levé tout juste remis de ses fatigues quand un grand mâle singe, entouré de ses femelles l'a défié en frappant son torse bombé. Le jeune homme a contemplé ébahi ses bras musclés, sa peau tannée, et s'est battu contre le grand singe. Ce fut son premier exploit d'homme, car le grand mâle s'est éloigné sous les cris moqueurs de ses femelles. Lui même était blessé et mit ses dernières à forces à effrayer les femelles qui voulaient le célébrer. Il a construit une petite case faite de branchage et



de terre, très sommaire, car il ne savait rien de la vie sauvage. Il s'est d'abord nourri de fruits cueillis dans les arbres, puis a commencé à pêcher avec la main. Les eaux étaient généreuses et les poissons naïfs. Il dormait à peine la nuit tombée, sourd aux bruits étranges de la forêt habitée de bêtes et de vents. Il découvrait jour après jour l'île où les arbres, les roches, les fleurs, et les oiseaux changeaient de forme dès qu'il s'en approchait. Il pensait souvent que la vie ne l'avait pas préparé à ce phénomène, car au village rien n'avait changé depuis le temps de son enfance jusqu'au jour de son départ. Lui même ne se reconnaissait pas dans les reflets des rivières, mais il aimait sa nouvelle apparence et commençait à se considérer un autre. Il décida même de se nommer Jeudi puisqu'il était arrivé un jeudi sur l'île de sa nouvelle vie. Il regrettait parfois de ne pas avoir de feuille ni de crayon pour mettre en phrases les impressions et sentiments qui l'animaient. Il s'imaginait écrire soit sous la forme d'un journal, soit sous la forme de lettres adressées à son instituteur. Bien sûr, il aurait écrit à la première personne, mais sous une nouvelle identité, transformé comme il l'était. Jeudi vivait heureux, ne pleurait plus sa mère, ne détestait plus son père.

Le temps était venu de débarrasser la deuxième chambre hexagonale, au second étage, qui avait les mêmes dimensions que la première, la même disposition d'étagères, et qui avait aussi un balcon sur la mer. Les livres qui s'y trouvaient étaient de grande taille, et pesait chacun le poids d'une science, parfois même de plusieurs sciences réunies. Il fallut faire venir du Brésil des malles de plus grande capacité et construire un système de treuil afin de ne pas épuiser Jeudi. Il fallut donc attendre quelques semaines, lesquelles, ils en convenaient tous les deux, leur avaient apporté un repos salutaire. Tandis que le vieil homme se plongeait dans une encyclopédie, lisant au hasard un article sur la civilisation étrusque, ou sur la résistance cathare, le jeune homme comme parlant à lui même racontait sa vie : « Quand ma mère est morte, mon enfance est morte avec elle. Je veux dire que pour moi les jeux, l'innocence, la tendresse, c'était fini. J'arrivais à l'âge où tout m'ennuyait, je passais mon temps à attendre sans savoir ce que j'attendais. En plus mon corps changeait, je me sentais gauche comme si il ne m'appartenait plus. Il s'allongeait tandis que mes épaules restaient frêles comme à mes douze ans. Mon nez s'est étiré et a grossi dans des proportions grotesques. Des poils hideux poussaient sur mes jambes blanches et osseuses. À la vérité, je n'arrêtais pas de grandir et je portais des pantalons ridiculement trop courts car mon père avait décidé de ne pas m'en acheter d'autres avant la fin de ma croissance. En fait, c'est à partir de là que j'ai commencé à détester mon père et à ne pas pleurer ma mère en sa présence. Bien sûr je rêvais de partir. Surtout je me sentais attiré par l'île d'Anamorphose qu'on appelait : "l'île des drôles de choses" et sur laquelle personne au village n'était allé. Quand je demandais aux gens pourquoi personne n'avait mis les pied sur l'île, ils me répondaient tous, comme si c'était une évidence, que c'était certainement parce qu'il ne fallait pas y aller. Moi, je ne comprenais pas ça. Je me disais que tous mes voisins n'étaient que de gros boulangers qui ne pouvaient plus sortir de leur village. On disait que l'île était déserte, que seuls la peuplaient des singes que l'on pouvait entendre, aux temps des amours, hurler, quand le vent tombait et que le silence envahissait la mer et ses rives. Parfois, lorsque la chaleur embrasait la terre la brume couvrait toute l'île, c'était comme si elle disparaissait ou comme si elle s'évaporait. Mais parfois, au contraire, quand de gros nuages gris menaçaient d'éclater on distinguait parfaitement les contours de l'île, son relief accidenté, sa végétation luxuriante. Oui, il me semblait alors qu'elle se faisait accueillante, qu'elle m'attendait. »

Quand les malles furent arrivées et le treuil mis en place, Jeudi ses tut et se mit à la



tâche. Euclide partait pour un long voyage. Érasme lui tiendrait compagnie aux côtés des frères Lumière et de Jean-Jacques Audubon. Voyage à mille lieux sous les mers, les malles brésiliennes précipitées chacune depuis le balcon dans un énorme fracas, sombraient vertigineusement et s'abîmaient dans le silence de fonds marins. Le vieil homme eut la conscience aigüe que les encyclopédies englouties par la mer lui rendaient l'innocence de l'ignorance. Ce qu'il ne connaissait pas il pourrait désormais l'imaginer. Ce qu'il ne savait pas, l'ignorer simplement. Il pourrait fraterniser avec les singes hurleurs de l'île sans plus s'étonner des difformités des choses en terre d'Anamorphose. Il devenait un autre, et poursuivait son œuvre à la troisième personne, comme si il n'avait jamais écrit, oubliant même que tout avait déjà été écrit.

Derrière de hauts palmiers, des bananiers aux larges feuilles, des bougainvilliers oranges, et d'extravagants hibiscus rouges, à même une falaise, s'accrochait une maison. Elle n'était visible que de la mer et s'élevait sur trois étages, chacun doté d'un balcon qui s'avancait sur l'eau au delà des limites de la falaise. On aurait dit qu'elle était en équilibre sur la roche, prête à voler ou à sombrer et qu'elle tournait arrogamment le dos à la terre. Malgré ses nombreuses promenades, et alors qu'il pensait tout connaître de l'île, Jeudi la découvrit tardivement en arpentant la falaise sur son flan terrestre. Sans doute intrigué par l'épais rideau de végétation le jeune homme se glissa entre les feuillages, les écartant de sa main. Il heurta une énorme liane rampante et s'écrasa la face à deux pas d'un monolithe Olmèque qui le regardait des ses yeux impassibles. C'est en se relevant qu'il vit le mur aveugle de la façade arrière de la maison. Du ciment à l'état brut. À son pied veillait une famille de singes hurleurs qui habitaient une structure en plastique d'assez grande dimension en hauteur et largeur. Autour d'un pilier central, comme un tronc, se déployaient en candélabre des branches tournées vers le ciel, ou bien des tiges robustes terminées par des petites huttes, ou bien encore des branches contournées plus longues que les autres sur lesquelles les jeunes singes aimaient à faire leurs premiers exercices de suspension. La mousse avait recouvert toute la structure de sorte qu'on aurait dit un arbre parmi les arbres. Jeudi dut expliquer fermement au mâle dominant qu'il ne convoitait pas ses femelles mais qu'il voulait entrer dans la maison dure. Ce qu'il fit dès qu'il découvrit la porte latérale cachée par des branchages. La porte donnait sur un escalier en bois qui menait au premier étage à une chambre dont les murs étaient couverts de livres. Cependant d'autres livres s'entassaient dans des malles à côté de la fenêtre du balcon. Dans un coin de la salle, et dans une semi obscurité un vieil homme mangeait des bananes penché sur des écritures. Il semblait si absorbé par son travail, si heureux ou préoccupé que Jeudi n'osa pas le déranger d'abord. Il s'absorba lui même dans la contemplation de cet homme si inattendu. L'homme qui écrivait pouvait avoir entre soixante quinze et quatre vingt ans. Deux mèches blanches très longues recouvraient tout son crâne depuis leurs racines, mais souvent s'échappaient et tombaient en longueur sur le côté. Machinalement le vieil homme les saisissaient de sa main gauche et les rabattait de manière à ce qu'elles occultent misérablement sa calvitie. L'homme écrivait au stylo et raturait souvent, très énervé. Puis il écrivait de longues pages frénétiquement oubliant même de rajuster ses mèches rebelles. Son visage sec, ses yeux bleus délavés, ses rides profondes sur le front, ses taches sombres sur les oreilles trahissaient son âge et ses incertitudes. Lorsque l'habitant de la maison a relevé la tête il a vu Jeudi. Il ne savait pas encore qu'il s'appelait Jeudi. Il l'a regardé sans réserve des pieds à la tête. Ses yeux lassés se sont posés sur les muscles de l'étranger.

Déjà ou enfin il ne restait plus qu'à se défaire des livres du troisième étage. Il y avait là tous les livres de jeunesse du vieil écrivain, tous ses cahiers d'écolier, ses dessins sous



album, ses premiers romans, ses romans primés dans ses frontières et en dehors, ses chefs-d'œuvre méprisés par la critique, ses textes en attente. Jeudi comme à son habitude a mis les uns après les autres tous les vestiges de la genèse du vieil homme dans des malles, et les a jetés à la mer. Quand il eut fini, il ne restait qu'une seule malle. C'est alors que Jeudi s'est assis à la table du vieil homme et qu'il s'est penché sur le récit encore inachevé. Il a pris une banane et a corrigé certains passages en a supprimés d'autres et à ajouté quelques pages qu'il a glissées entre des chapitres. L'écrivain le regarda faire, et comprit que ce n'était pas la première fois que Jeudi se prêtait à ce petit jeu. Qu'importait, songeait-il, si au bout de l'écriture il avait atteint son but et qu'atteindre ce but ne le rendait pas heureux ? Il s'est adressé en ces termes au jeune homme : « Jeudi, tout ce que je suis est au fond de l'eau. J'ai le mal de moi. Je ne suis que la carcasse de moi-même et je veux m'écrire. Tu m'enfermeras dans la dernière malle et me jetteras à la mer. Ce ne sera pas un meurtre, mais une mort naturelle, Jeudi. Tu sais bien que la mort c'est l'esprit qui abandonne le corps, et que le corps sans esprit se putréfie. Je ne veux pas survivre à ma putréfaction. Ce ne sera pas un meurtre, Jeudi. Mais pour que ce ne soit pas du tout un meurtre tu devras finir cet écrit et tu deviendras le maître de l'île d'Anamorphose. » Jeudi gêné par l'odeur que commençait à dégager le vieil homme, s'enquit de savoir si il pouvait finir l'histoire comme il en avait envie. « Non, Jeudi tu écriras ceci : *Le miroir qui faisait face à sa table de bureau lui renvoyait l'image grotesque, mais assez ressemblante, de l'écrivain qu'il avait imaginé, ou qu'il croyait être. Il se plia, rentra dans la malle, et plongea au fond ses eaux. Des singes racontent à qui veut bien les entendre que le vieil homme écrit à l'encre des pieuvres un récit à la première personne.* »

À L'île d'Anamorphose, jeudi 18 h